

Un roman, un livre d'ethnographe ?

Vincent Chambarlhac

► **To cite this version:**

Vincent Chambarlhac. Un roman, un livre d'ethnographe?. Moi, je suis vigneron André Lagrange., Editions universitaires de Dijon (EUD), 2014, 978-2-36441-145-6. <hal-01495898>

HAL Id: hal-01495898

<https://hal-univ-bourgogne.archives-ouvertes.fr/hal-01495898>

Submitted on 31 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un roman, un livre d'ethnographe ?

Préface à Vincent Chambarlhac ed, André Lagrange, *Moi je suis vigneron*, Dijon, EUD, 2014.

Moi je suis vigneron déconcerte de prime abord le lecteur. Quel statut doit-on accorder au texte : un roman, un livre d'ethnologue ? A celui qui entreprend sa lecture de manière abrupte, délaissant la préface de Georges-Henri Rivière fondateur du Musée National des ATP, nul doute a priori : c'est un roman, dont le père Toine, le protagoniste principal, est pivot. Il est le vigneron archétypal de la littérature régionaliste, signifie le terroir. Roman de terroir donc, dont la lecture s'agrémente des anecdotes, des mots et des rites de la cote viticole. Au fil des pages cependant le ressenti se complique, la structure calendaire du récit, l'appareil critique signifié par d'amples notes à la fin de l'ouvrage référées aux collections du Musée du vin de Beaune comme à l'expérience d'ethnographe de l'auteur, compliquent singulièrement cette première impression. Ce dispositif vise plus qu'un effet de réel au vif du roman, témoignant d'une intention scientifique lovée dans l'écriture fictionnelle. A celle-ci, les notes de bas de page opposent le sérieux documentaire ; elles se lisent, pour qui veut bien interrompre sa lecture et s'y référer, comme l'envers de la fiction, soulignant que le parcours scientifique d'André Lagrange¹ nourrit ce « roman », paru à titre posthume en 1960. *Moi je*

¹ Sur ce point, voir la postface de Sonia Dollinger et Estelle Vieux-Fort en fin de volume.

suis vigneron campe une approche documentée du vigneron vu d'en bas, un métier s'expose, subjectivé par la personnalité du Père Toine et ses monologues, objectivé par la note de bas de page. Roman ou livre d'ethnologue alors ? L'hésitation vaut que l'on s'attarde, elle marque une entreprise originale, un moment éditorial de l'écriture ethnographique qui, à l'image de sa consœur l'ethnologie, trouve dans cette ambiguïté un ressort propre à rendre tangible l'expérience du terrain. Pour André Lagrange, « Le Toine [est] une gageure sans doute, en tous cas pas un roman² » Au ras de la gageure s'entend le défi singulier que l'auteur s'est jeté, soit le choix d'une forme apparemment romanesque qui n'en est pas une, tranchant radicalement dans la bibliographie du chercheur, davantage composée d'enquête, d'articles, de notes et de rapports.

Cette gageure, pourquoi la soutenir, à quelles fins ? Le manuscrit, conservé aux Archives municipales de Beaune³, reste muet sur cette interrogation. La mort d'André Lagrange (1959) et la publication à titre posthume de l'ouvrage aux éditions du Cuvier scellent l'interrogation. André Lagrange travaillait à sa rédaction depuis 1954. La courte préface que donne Georges-Henri Rivière marque, sinon l'étrangeté, tout au moins la singularité de l'ouvrage dans la production de son défunt chargé de mission. Lui qui côtoyait André Lagrange

² André Lagrange, *Moi je suis vigneron*, Villefranche en Beaujolais, Editions du Cuvier, 1960, p 6

³ Fonds Lagrange, 27 Z, Archives municipales de Beaune. http://www.beaune.fr/IMG/pdf/27_Z_Andre_Lagrange.pdfhttp://www.beaune.fr/IMG/pdf/27_Z_Andre_Lagrange.pdf

depuis 1937, qui en fit un chargé de mission au Musée National des Arts et Traditions populaires en 1946, dit son hésitation, bien qu'il connaisse le projet :

« Depuis trois ou quatre ans, en effet, dans le temps que lui laissaient son enseignement et ses enquêtes, en marge aussi de l'action exemplaire qu'il menait dans le cadre de la Fédération des groupes folkloriques des provinces françaises, Lagrange, transcendant dans la création littéraire l'expérience inégalée de l'ethnographe, cédant aussi, peut-être, à une impulsion profonde dont les mobiles se perdent dans l'hérédité, avait entrepris de raconter, au fil des mois de l'année, les travaux et les jours d'un vigneron imaginaire de la côte chalonnaise, le Père Toine. J'en vis peu à peu naître et s'en ciseler les chapitres, qu'il me lisait, soit à Paris durant de trop brefs séjours, soit, ce qu'il préférait, dans sa chère maison de Brancion, antique village au voisinage de Tournus, et l'un des hauts lieux de la Bourgogne⁴ ».

Le projet d'écriture *Moi je suis vigneron* se marque là dans l'expérience –inégalée– de l'ethnographe transcendée par la création littéraire. L'ouvrage n'est donc ni exactement une fiction, ni exactement un rapport d'ethnologue, à l'image, par exemple, de *La serpe à tailler la vigne en Bourgogne*, qu'André Lagrange publiait dans le n°1 des *Arts et traditions populaires*, en 1953. L'indistinction sied à *Moi je suis vigneron* tant son caractère hybride résiste au préfacier, qui pourtant tient qu'au fond l'ouvrage « ne fait qu'un avec tes œuvres [celles d'André Lagrange, nda] de sciences et de musée». « Les fiches de sa thèse y chantent » ajoute encore Georges-Henri Rivière⁵. Mais cette thèse reste inachevée, interrompue par

⁴ André Lagrange, *Moi je suis vigneron*, *op-cit*, p 4.

⁵ *Ibid*, p 4.

le décès d'André Lagrange et ne s'entrevoit que par bribes, fiches et brouillons. *Moi je suis vigneron* en découle, mais la précède définitivement tant sa forme est achevée, nouveau hiatus donc dans l'appréhension de la genèse de l'ouvrage. Somme toute sa finalité s'approche mais jamais ne se donne exactement puisque l'écriture résiste à toute interprétation trop étroitement formaliste.

Ceci n'est pas exactement un roman, mais ceci n'est pas non plus exactement une thèse : quel livre serait-ce donc alors ? La question résonne d'une interrogation plus vaste sur les livres qu'écrivent les ethnologues⁶, la décentrant pour la ramener sur le terrain de l'ethnographie française. Au vif de l'embarras ressenti par Georges-Henri Rivière, la réponse s'approche par cercles concentriques, souvent par la négative, puisque *Moi, je suis vigneron* n'est jamais exactement ce qu'il semble être, toujours inscrit en périphérie de filiations plus assurées où se manifeste son irréductibilité. On posera alors comme hypothèse que *Moi, je suis vigneron* est sans doute une expérience de terrain, donnée à lire dans ses conditions de possibilités, tant éditoriales que muséographiques, lesquelles cisèlent l'étrangeté d'un objet immédiatement familier, puisque de forme romancée, mais dont la banalité vaut rapidement leurre pour le lecteur attentif aux marques et balises du texte qui bannissent l'hypothèse romanesque.

« En tout cas pas un roman »

Niant le caractère romanesque du Père Toine, André Lagrange enferme le questionnement dans le cercle sans fin d'une énumération à la Prévert où

⁶ Jean-Pierre Digard, Quels livres les ethnologues écrivent-ils ?, *L'Homme*, n°1, 2012, p 155-162.

toujours *Moi, je suis vigneron* échappe à toute définition univoque. « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur » pourrait-il revendiquer, s'inspirant du Jean-Jacques Rousseau des *Confessions*, sauf qu'ici aucune marque autobiographique ne se dénote dans le texte principal. Si comparaison n'est pas alors exactement raison, l'analogie souligne néanmoins la singularité de l'écriture. Celle-ci procède du dessein affirmée de l'auteur de brouiller les pistes, afin d'échapper aux assignations classiques faites à l'écriture de l'ethnographie. Contourner l'obstacle requiert d'approcher *Moi, je suis vigneron* de l'extérieur, par cercles concentriques, au premier rang desquels ses conditions éditoriales de possibilité, afin que d'entrer dans l'atelier où l'ethnographe voisine avec l'auteur de fiction.

Moi, je suis vigneron est publié aux Editions du Cuvier, animées par Jean Guillermet depuis leur fondation, en 1931, en lieu et place des éditions Jean Guillermet (1929). Jean Guillermet est également, sous le pseudonyme de Jean de la Drette, membre de la Société des Sciences, Arts et Belles Lettres du Beaujolais, vice-président de l'Académie de Villefranche. La maison d'édition, sise à Villefranche sur Saône, publie sans interruption de 1931 à 1960 un *Almanach du Beaujolais*. Dès sa fondation, elle multiplie les publications –de la brochure à l'ouvrage– sur les questions viticoles, mêlant histoire et géographie locale du Beaujolais au folklore, tout en dépassant ce cadre, publiant Colette par exemple. *De facto*, la maison d'édition est un débouché éditorial possible pour André Lagrange, tant par l'objet de *Moi, je suis vigneron* (le métier de vigneron) que par

son cadre géographique, la côte chalonaise. Ce choix éditorial par André Lagrange fut-il d'opportunité ? Les sources, en l'état, sont là muettes⁷. Ce choix manifeste, en tout cas, l'absence de ressources éditoriales nationales pour André Lagrange, malgré sans doute les réseaux du musée des ATP ; il implique également la proximité de l'auteur avec le tissu serré des sociétés savantes, des académies du sud de la Bourgogne, où les éditions du Cuvier constituent un horizon éditorial. Ce d'autant que la politique éditoriale de Jean Guillermet est relativement souple, sans mention véritable de collection, mais contextuellement favorable à l'édition de *Moi, je suis vigneron*. L'ouvrage semble prendre place dans une courte suite plus ou moins tangentielle au monde vineux du pays beaunois. Un milieu se spécifie auquel André Lagrange n'est pas étranger par son activité au Musée du vin à Beaune. En 1955, les éditions du Cuvier publient *A travers le cristal* de Louis Orizet et Luc Barbier qui reçoit le prix de l'Office International du Vin. Louis Orizet est inspecteur, pour la Bourgogne, de l'INAO⁸, participe de la délimitation des AOC, attentive par la mention des « usages loyaux et constants » à l'histoire sociale et technique des terroirs par quoi la typicité d'un cru s'établit. En ce sens, le caractère monographique de *Moi, je suis vigneron*,

⁷ On se référera à l'inventaire réalisée par Estelle Vieux-Fort du fonds André Lagrange aux Archives municipales de Beaune (27 Z, fonds André Lagrange, Archives municipales de Beaune), ainsi qu'à son mémoire de Master I, soutenu en 2014 à l'Université de Bourgogne sous la direction de Philippe Poirrier et Vincent Chambarlhac, *André Lagrange, figure méconnue de l'ethnographie bourguignonne*.

⁸ Cf. Florian Humbert, *L'INAO de ses origines à la fin des années 60, Genèse et évolution du système des vins des AOC*, thèse sous la direction de Serge Wolikow, Dijon, Université de Bourgogne, 2011.

structuré par la dimension du métier de vigneron, la précision lexicale du vocabulaire des techniques et des outils, participe de ce monde. En outre, un propos liminaire de Georges Rozet, qui réalisa en 1937 un court opus sur la confrérie des chevaliers du Tastevin⁹, ouvre *A travers le cristal* ; surgit ici un terrain commun à l'ethnographe et l'historiographe de la confrérie, la tradition -fut-elle réinventée¹⁰- se référant au temps pré-phyllloxérique en Bourgogne, largement monologués par le Père Toine. En 1961, Jean Guillermet, en collaboration avec Charles Piat, rédige une brochure, imprimée à Beaune chez Dupin, *Aphorismes ou paroles mémorables sur le culte du vin*. Charles Piat est alors négociant, préside le syndicat des négociants en vin de la haute Bourgogne. Ces noms dessinent une constellation vineuse du Bourgogne où s'inscrit le Musée du vin de Beaune, dont André Lagrange est la cheville ouvrière sous la houlette de Georges-Henri Rivière. *Moi, je suis vigneron* s'intercale dans cette suite, puisqu'il paraît en 1960 à titre posthume. La disparition de l'auteur, couplée au régionalisme de la maison d'édition, explique sans doute le peu d'écho –et de recensions- de l'ouvrage. Si maigre soit-elle, sa réception critique donne néanmoins à voir l'ambiguïté constante de son statut, entre objet littéraire et objet ethnographique. Cette équivoque s'ordonne pour partie géographiquement dans la tension entre la

⁹ Georges Rozet, *La confrérie des chevaliers du Tastevin, historique, scènes et tableaux*, Presses de Protat Frères, 1937. Georges Rozet est reconnu en 1945 comme l'historiographe officiel de la confrérie.

¹⁰ Sur ce point, cf. Gilles Laferté, Un folklore pour journalistes, la confrérie des Chevaliers du Tastevin, *Ethnologues comparées*, n°8, printemps 2005, « Pays, terroirs, territoires », <http://alor.univ-montp3.fr/cerce/revue.htm>

logique d'un savoir national, pour qui *Moi, je suis vigneron* participe d'une tentative littéraire, et celle d'un savoir régional, davantage attentive, malgré l'aspect fictionnel, à son caractère monographique. D'emblée, dans la préface qu'il donne, Georges Henri Rivière penche, sur le mode interrogatif, pour le statut littéraire du texte :

« *Des voix plus autorisées que la mienne diront de quel genre littéraire l'œuvre participe davantage, si les répondants en sont Hésiode ou Virgile, jusqu'à quel point, traduisant le seul amour de la terre, elle fait écho à celle du cygne de Milly. Cette année où nous célébrons les cent années de Mireille, je retrouve dans le roman, j'allais dire dans le poème de Lagrange, comme une harmonique à la grande note que fit retentir Mistral dans son poème du Rhône¹¹ »*

Les références convoquées dessinent le cadre d'appréhension de *Moi, je suis vigneron*. Sa structure, par son mode calendaire, s'assimile aux *Travaux et les jours* d'Hésiode, aux *Géorgiques* de Virgile. La dimension poétique de ces dernières peut alors se rapporter à Lamartine, puis *Mireille* de Mistral, dans le travail d'écriture d'André Lagrange. Mais l'allusion à Mistral convoque implicitement le musée arlaten sous la plume de Georges-Henri Rivière. Le travail d'écriture du félibre s'appuie sur le musée qu'il fondait en 1896, et par métonymie crée l'identité provençale¹². En miroir, la comparaison souligne à nouveau l'étroite

¹¹ André Lagrange, *Moi je suis vigneron*, op-cit, p 4.

¹² Créé en 1896 par Frédéric Mistral, le musée arlaten expose l'identité provençale, que le félibrisme couche par la plume. Le musée constitue e outre un prototype des premiers musée d'ethnographie que Georges-Henri Rivière revisite à l'occasion de la mission du MNATP à Barbentane en 1938, cf. Laurent Sébastien Fournier, La mission du musée national des Arts et

filiation entre *Moi, je suis vigneron* et la part prise par son auteur dans la refondation, à Beaune, du Musée du vin en 1946. Cette suite de références littéraires entrelace à des motifs agrestes et ruraux (Hésiode, Virgile) une poétique de l'espace (Lamartine) qui confine donc, par Mistral, avec l'ethnographie. *Moi, je suis vigneron* s'inscrit dans cette tradition à suivre Georges-Henri Rivière. Dans la biographie d'André Lagrange, cette filiation convoque également son statut d'agrégé de grammaire et de latiniste (1937) qui appliquerait au monde vineux bourguignon un mode d'écriture issu d'une culture classique. Un littéraire se donne à voir, masquant l'ethnographe ; la forme que ces références tentent de saisir est première, voilant l'apport ethnographique. Ce même fil rouge se retrouve dans l'article que Léon Thomas confie au bulletin *L'agrégation* en 1961 :

« (...) cette peinture minutieuse et méthodique, mois par mois, jour par jour, des travaux du vigneron bourguignon, plus précisément du vigneron de la côte chalonaise répudie et Racan et Zola, une connaissance profonde du pays et des gens a permis à Lagrange de composer une œuvre de vérité. (...). Si, pour notre agrément, il a recouru à forme légèrement romancée, le chargé de Mission au Musée des Arts et Traditions Populaires a bouté hors la folle du logis ; mais celui à qui doit tant le Musée du vin de Bourgogne, à Beaune a également congédié le pédantisme coupé du réel¹³. »

Traditions populaires, à Barbentane (Bouches-du-Rhône), en novembre 1938, In Denis-Michel Boëll, Jacqueline Christophe (ed), *du folklore à l'ethnologie*, Millau, éditions de la MSH, 2009.

¹³ Léon Thomas, *L'agrégation*, 1961, AN20130147/148 cité par Estelle Vieux-Fort, *op-cit*. L'article oscille entre le registre nécrologique et la critique littéraire.

A nouveau, quand s'affirme le caractère littéraire de *Moi, je suis vigneron*, son style s'aborde par cercles concentriques ; s'il n'est ni Racan¹⁴, ni Zola, s'il boute hors du texte l'imagination (la folle du logis), *Moi, je suis vigneron* est une « fable légèrement romancée ». Le mot renvoie autant à Hésiode qu'au déchiffrement d'une situation sans que celle-ci ne puisse participer du naturalisme : en arrière-plan, c'est bien l'ethnographie qui commande l'écriture. Elle se signifie explicitement dans les notations sur les ATP, le Musée du vin de Bourgogne. D'autres indices appuient ce rapport de l'ethnographie à l'écriture. Michel Cépède¹⁵, à qui Georges-Henri Rivière demande d'intercéder en sa qualité de secrétaire général du prix Olivier de Serre pour que *Moi, je suis vigneron* soit présenté, puis primé, explique le refus du jury de le sélectionner par la valeur ethnographique du récit interdisant tout prix littéraire¹⁶. L'explication donnée fait écho au refus essuyé par *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss pour le Goncourt de 1956 : la dimension ethnologique fait écran au caractère littéraire des textes pour le monde des Lettres. Le style de *Moi, je suis vigneron* organise ce hiatus structurant, également attesté dans cette brève indication bibliographique des *Arts et traditions populaires* :

« Récit littéraire dans sa forme, mais s'appuyant quant au fond, sur les résultats d'une longue enquête ethnographique, et déroulant

¹⁴ Honorat Bueil de Racan (1589-1670) est un poète tourangeau, disciple de Malherbe. Il pratique une poésie pastorale, est nommé membre de l'Académie par Richelieu en 1635.

¹⁵ Michel Cépède (1908-1988) est professeur de sociologie rurale à l'INA, c'est sans doute par ce biais qu'il connaît Georges-Henri Rivière.

¹⁶ Estelle Vieux-Fort, *op-cit*, p 70.

*les travaux du vigneron bourguignon tout au long de l'année.
Localisé plus particulièrement sur la côte chalonnaise¹⁷ »*

Au ras de l'espace bourguignon et du monde vineux, la même incertitude demeure. Ainsi, si le bulletin de l'INAO recense *Moi, je suis vigneron*, notant d'emblée que « ce livre n'est pas un roman, mais la fresque vivante et colorée de la vie quotidienne dans un village essentiellement viticole de la Bourgogne », il s'achève sur un long extrait d'une recension de Louis-Armand Calliat¹⁸ qui situe l'ouvrage dans une autre généalogie :

« La verve volontiers réaliste et rabelaisienne de M. Lagrange ressemble à celle de Gaston Roupnel, ce savant professeur de la Faculté des Lettres de Dijon, lui aussi universitaire par conséquent qui avait écrit une admirable « Histoire de la campagne française » et des romans de terroir comme « Nono », « Le vieux Garin ». Le talent littéraire très personnel (de l'auteur) fera revivre les « travaux et les jours » du vigneron avant la mécanisation¹⁹ »

Ami d'André Lagrange mais également intellectuel régional par ses travaux sur l'archéologie et le folklore, Louis-Armand Calliat situe *Moi, je suis vigneron* dans une série bourguignonne amorcée par Gaston Roupnel, universitaire et romancier. La filiation avec Gaston Roupnel est également soulignée plus tardivement par

¹⁷ Myriam Gracy et Marie Louise Tenèze, *Bibliographie d'ethnographie française, 1960 à 1962, Arts et traditions Populaires*, n° 3, 4, Juillet décembre 1963, p 379.

¹⁸ Louis-Armand Calliat (1896-1966), est conservateur du musée Denon à Chalon sur Saône et président de la Société d'histoire et d'archéologie de Beaune. Erudit et archéologue, ses travaux portent sur la Saône et Loire. Il connaît André Lagrange par ses travaux de jeunesse en archéologie comme par son parcours d'ethnographe.

¹⁹ « *Moi, je suis vigneron* », *Bulletin de l'INAO*, n°70, juillet 1959, p 170. La citation de Louis Armand Calliat est extraite du *Bulletin de la société d'histoire et d'archéologie de Chalon sur Saône*, volume de 1957 –sans mention de titre, ni de pagination.

Marion Demossier, mais rabattue sur le seul plan du romanesque qui en soi, constituerait un objet ethnologique²⁰. Ce que tait cette généalogie tient à la distance temporelle entre *Nono*, ou *Le vieux Garin* et *Moi, je suis vigneron*. Si les deux premiers, à lire Marion Demossier et Philippe Whalen²¹, relèvent d'une tentative d'auto-ethnographie où Gaston Roupnel interprète pour un public extérieur la réalité d'un monde vineux auquel il appartient, cette tentative est antérieure à la refondation scientifique de l'ethnographie après 1945. L'écriture, puis la publication de *Moi, je suis vigneron*, procèdent *a contrario* de ce moment de refondation, à tel point que Georges-Henri Rivière peut entendre « chanter » les notes de la thèse inachevée d'André Lagrange dans l'ouvrage. Notons de surcroît que *Moi, je suis vigneron* échappe à cette grille de lecture auto-ethnographique puisque le Toine ne porte en lui aucune marque autobiographique rappelant André Lagrange, si ce n'est Bissey-sous-Cruchaut, où l'auteur résida, qui sert de modèle à la communauté villageoise, si ce n'est également par la précision des notes de bas de page renvoyant à ses travaux de collecte²². *Moi, je suis vigneron* n'est pas un roman à clés pourtant, ni un roman régionaliste ; il ne saurait non plus exactement participer de la problématique ethnographique de l'écriture qu'au regard du folklore dans les années Trente on

²⁰ Marion Demossier, *Entre littérature et objet ethnologique*, « Nono » où la construction du vigneron comme archétype de la culture locale, In Annie Bleton-Ruget et Philippe Poirrier (dir), *Le temps des sciences humaines. Gaston Roupnel et les années Trente*, MSH Dijon /Editions Le manuscrit, 2006, p 174.

²¹ Marion Demossier, *op-cit.* Philipp Whalen *Gaston Roupnel : âme paysanne et sciences humaines*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2001

²² Sur ce cf. la postface de Sonia Dollinger et Estelle Vieux-Fort.

accordait au roman de terroir : la valeur documentaire par l'intérêt porté aux idiomes, aux expressions, garantissant l'authenticité de l'écriture. L'écriture ethnographique d'André Lagrange déborde ce cadre pour donner à voir une expérience idiosyncratique, le métier de vigneron sur la côte chalonnaise. Ainsi, la filiation avec Roupnel paraît, dans les modalités mêmes de l'écriture, contournée. Elle construit une généalogie par la thématique des ouvrages plus qu'elle n'exprime une continuité stricto-sensu. Elle fait violence à la qualité d'ethnologue d'André Lagrange pour la confondre avec la dimension folklorique des romans de Gaston Roupnel. Ignorant le passage du folklore à l'ethnologie²³, l'analyse peut ainsi reconnaître dans l'écriture de *Moi, je suis vigneron* l'avatar d'une technique de restitution documentaire fondée à l'âge pré-scientifique de la discipline folklorique. En contrepoint de cette lecture auto-ethnographique, Albert Colombet, « intellectuel régional » contemporain d'André Lagrange, situe l'intérêt de l'ouvrage dans le regard jeté sur « l'exacte importance du folklore de la vigne et du vin », se proposant dans un court article de réaliser pour la Côte d'or ce que fit André Lagrange pour la Saône et Loire dans *Moi, je suis vigneron*, soit une monographie thématique²⁴. En regard de son projet d'article, Albert Colombet néglige à dessein l'écriture d'André Lagrange qui subvertit la forme canonique de la monographie.

²³ Jacqueline Christophe, Denis-Michel Boëlle, Régis Meyran, *Du folklore à l'ethnologie*, Millau, MSH, 2009

²⁴ Albert Colombet, le folklore de la vigne et du vin en Côte d'or, *Arts et traditions populaires*, n°2, Avril-juin 1965, note 4, p 181.

Ce n'est donc pas par la fiction que se qualifie au plus près le statut de *Moi, je suis vigneron* qui n'est « *en tout cas pas un roman* ». La dénégation doit se lire prise au mot, partant de la qualité d'ethnographe d'André Lagrange. L'ouvrage s'apparente alors au modèle du « deuxième livre » qui traduit, autant que la collecte et l'écrit scientifique une expérience de terrain. Le personnage du Toine acquiert ici la valeur d'une gageure.

« Le Toine, une gageure sans doute »

En regard de l'histoire de l'ethnologie, on postulera que la forme hybride de *Moi, je suis vigneron* participe du « deuxième livre ». Pour Vincent Debaene qui s'en fit l'historien, il se caractérise par un rapport ambigu au savoir scientifique de l'ethnologue, et se développe au mitan des années Trente, concernant d'abord des terrains extra-métropolitains :

« (...) presque tous les ethnographes français qui sont partis sur le terrain avant 1939 ont écrit au retour non seulement une étude savante sur la population auprès de laquelle ils avaient séjourné, mais aussi très souvent un deuxième livre, un deuxième ouvrage plus « littéraire » en tout cas qui ne respectait pas la forme canonique de la monographie savante ²⁵»

Trois caractéristiques de *Moi, je suis vigneron* ressortent à ce modèle. La forme romancée de l'ouvrage n'exclut pas la précision des sources, donnée dans l'abondance des notes de bas de page qui trahissent autant la précision de l'universitaire que la collecte du chargé de mission des ATP, comme en témoigne

²⁵ Vincent Debaene, *L'adieu au voyage, L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010, p 15.

la note 35 du chapitre « novembre »²⁶. La collecte se donne à voir dans le récit littéraire ; *Moi, je suis vigneron* est l'écriture d'une expérience de terrain. Elle est aussi le double implicite du duo que l'ouvrage devait former avec la thèse entreprise par André Lagrange. Le décès rend caduque cette partition janusienne du rendu du terrain. Enfin, s'il est indéniablement inscrit dans l'ordre des monographies villageoises, *Moi, je suis vigneron* s'en distingue par le double choix du Père Toine, pivot du récit, et la forme littéraire donnée à cet exercice quand précisément les années 50 se marquent, pour l'ethnographie de la France rurale, de l'assomption des monographies villageoises scientifiques, dénuée de toute littérature²⁷. André Lagrange manifeste ainsi, dans le domaine de l'ethnographie rurale, la gageure de son projet. L'écart entre fiction et science légitime le qualificatif de « deuxième livre » pour *Moi, je suis vigneron*. Pour adéquate que soit cette assimilation, celle-ci, comme les généalogies précédentes compose avec l'intention d'écriture de l'auteur, comme elle demande à se préciser du rapport à l'instance muséale, implicitement dénotée par la rémanence des renvois des notes de bas de page aux vitrines et collections du Musée du vin à Beaune.

²⁶ « Viré. Félicie Guillot, 20-8-51. Musique recueillie par Denise Lagrange, arrangée par Edmond Jalabert, professeur agrégé au lycée de Saint-Etienne. Cette chanson fit partie du programme du Groupe du Vigneron du Moulin-à-Vent, président M. Joannès Chanut, maire de Romanèche-Thorins (S.-et-L.), directeur André Lagrange. »

²⁷ Isaac Chiva, L'ethnologie de la France rurale il y a trente ans, *Ethnologie française*, n°37, 2007, p 103-107.

Les quelques témoignages sur l'écriture de *Moi, je suis vigneron* datent de 1954²⁸ le début de la rédaction. Celle-ci s'inscrit contextuellement dans un tournant autant éditorial qu'épistémologique dans l'écriture de l'ethnologie. Une courte généalogie de la genèse du « deuxième livre » le précise. Il naît, comme genre ethnologique, dans l'entre-deux-guerres, *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris (1934), journal de bord de la mission Dakar/Djibouti, l'illustre. L'ouvrage mêle littérature et observation scientifique, travaillant le statut de l'expérience de terrain de l'ethnologue, observateur décentré de la culture indigène dans laquelle il s'inscrit. Cette logique trouve sa traduction dans la collection *L'espèce humaine*, lancée par Gallimard en 1937, dont l'animation est confiée à Michel Leiris. En 1955, le lancement de la collection *Terre humaine* rompt avec la logique de *L'espèce humaine* : questionnant la proximité du savant et de l'indigène, elle se veut anthropologie réflexive pour le grand public. Elle valorise la notion de document vécu, le témoignage. Le travail d'écriture de *Moi, je suis vigneron* s'inscrit dans ce moment, ouvert par la parution des *Derniers rois de Thulé* (Maurice Maury, 1955), *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss (1955). La composition de l'ouvrage, et le statut conféré au Père Toine dans l'écriture, peut trouver dans la préface de Claude Lévi-Strauss pour *Soleil hopi* (Don C. Talayesva, 1957), plaidant pour la nécessité de restituer une « culture par le dedans »²⁹, une explication. Le père Toine est là « indigène », et la narration n'appelle nul

²⁸ Précision de Pierre Lagrange

²⁹ Vincent Debaene, 1955-1970, une nouvelle donne, chapitre 12, *op-cit.*

surplomb ethnographique dans l'appréhension de la communauté villageoise et du métier de vigneron.

L'inflexion éditoriale que représente le lancement de *Terre humaine* participe de la refondation de l'anthropologie. Elle compose avec le genre littéraire que fut le roman de voyage par la dénégation : « Je hais les voyages et les explorateurs » est la phrase d'ouverture de *Tristes Tropiques*. Cette logique ne trouve pas exactement de traduction dans l'ethnographie de la France rurale, davantage polarisée par la question du musée et l'organisation des collectes sous la houlette de Georges-Henri Rivière³⁰. Le voyage est là métropolitain, et l'exotisme rural. *Moi, je suis vigneron* conjure à sa manière cet écart entre les deux branches de l'ethnologie. Il participe d'une tentative identique aux volumes de *Terre humaine* : la reproduction des chants, d'anecdotes, le choix calendaire, s'apparentent *mutatis mutandis* aux reproductions du journal de bord des ethnologues qui composent le sel des *Derniers rois de Thulé* comme de *Tristes Tropiques*. L'écart alors n'est pas géographique, mais dans le choix bien plus assumé que dans ces récits de voyages ou témoignages des premiers volumes de *Terre humaine*, du registre fictionnel. Le « je » de l'auteur dans *Moi, je suis vigneron* est banni au profit de l'érection du Père Toine en archétype du vigneron de la côte chalonaise, par l'addition des observations d'André Lagrange. Ce choix résolu du père Toine comme pivot fonctionnel d'un récit où un savoir ethnographique se donne à lire, aucune pièce d'archive ne permet exactement de l'approcher.

³⁰ Isaac Chiva, *op-cit.*

On peut cependant escompter que ce mode d'écriture aux confins du roman régionaliste vaut ressource pour André Lagrange. Sa réception critique l'inscrit dans une double tradition littéraire où systématiquement *Moi, je suis vigneron* peut être pris comme document ; que ce soit pour l'archéologue et l'historien des techniques que certains historiens décèlent dans son travail de collecte³¹ par la référence à Hésiode et Virgile, que ce soit pour le folkloriste, compagnon de Gabriel Jeanton dans l'entre-deux-guerres par la filiation suggérée avec Gaston Roupnel. Le choix de la fiction exprime alors la radicalisation du procédé d'écriture présent dans la ligne éditoriale de Terre Humaine : ici, si l'indigène qu'est le père Toine parle, c'est au prix de son invention. L'indigène est là de papier et le terrain fictionné, quoique l'on y retrouve toute l'expérience du terrain qu'est Bissey-sous-Cruchaud d'abord, de l'expérience des collectes en Saône et Loire, comme des expériences folkloriques d'André Lagrange ensuite. Le risque, patent dans les chroniques tient à l'assimilation de *Moi, je suis vigneron* au roman régionaliste qui nierait son rapport aux modes d'appréhension du terrain entre l'institution muséale et la production scientifique qui l'accompagne : le rapport, le catalogue, la cartographie. La rédaction de l'ouvrage est contemporaine du projet de thèse, inachevé, consacré aux techniques et aux hommes du vignoble pré-phylloxérique. Cet horizon de recherche accompagne la genèse, puis la mise en place, des salles du Musée de vin ; la configuration est plus ample encore, puisque Sébastien Laurent, avec lequel correspond André Lagrange, soutient sa

³¹ Henri Drouot, Vin, vignes, vigneron, *Annales de Bourgogne*, décembre 1947, p 298-299.

thèse consacrée aux *Vignerons de la côte d'or au XIXe siècle* le 26 mars 1955³². L'ensemble de ces approches privilégient la synthèse, quand de même le travail cartographique effectué au sein du Musée du Vin de Beaune documente également une volonté de synthèse, corrélée aux aires de diffusion. *Moi, je suis vigneron*, par l'invention du Père Toine procède de cette vocation synthétique puisque l'auteur concède que « Le Toine se voudrait être la synthèse de tous les vignerons de Bourgogne », avant que de tempérer l'aspect synthétique, situant géographiquement le récit dans la Côte chalonaise, puisque « la diversité de l'outillage viticole à travers la Bourgogne imposait une localisation précise³³ ». La tension entre ces deux pôles des recherches en ethnographie que sont la vocation scientifique et l'idiosyncratisme des collectes construit la nature de deuxième livre de *Moi, je suis vigneron*. Devant l'ensemble du travail ethnographique d'André Lagrange, le père Toine, personnage de fiction, permet de restituer le manque de l'approche historique et muséale : le projet de thèse, comme les vitrines, tiennent en hors-champ, la question des mentalités. L'économie mentale de la communauté vigneronne, dans l'angle mort du dispositif heuristique, se donne à voir par la fiction. Le livre participe ainsi d'une distribution des savoirs de l'ethnographe, il contribue à restituer une expérience de terrain d'autant plus vive qu'elle pousse au plus loin l'interconnaissance, puisqu'avant d'être terrain d'enquête, le village est celui de son enfance. Ce travail pour autant ne s'échafaude pas contre le musée, il lui est profondément lié par

³² *L'information géographique*, Année 1955, Volume 19, Numéro 5, p 209 - 211

³³ André Lagrange, *Moi je suis vigneron*, *op-cit*, p 6.

les notes de bas de pages, les descriptions d'outils, qui toutes renvoient aux collections du Musée du vin de Beaune, aux calques et photographies des ATP, avec la précision des nomenclatures³⁴. Le livre vient là combler le vide de la documentation scientifique et muséale, montrant que l'empirisme d'un objet exposé, photographié, conçu comme seul objet de connaissance ne saurait se déprendre des discours, des coutumes, des mentalités qui accompagnaient son usage. Ce que donne à voir l'écriture de *Moi, je suis vigneron* c'est que la partie ne vaut pas le tout, et qu'au manque du musée et fiches la littérature répond. Somme toute, le livre est indispensable au Musée du vin de Beaune, puisqu'il restitue l'atmosphère d'une civilisation vigneronne pré-phyllloxérique, en voie de disparition. Le projet de *Moi, je suis vigneron* est donc celui d'un ethnologue, appliqué à l'ethnographie. Il correspond au postulat du « deuxième livre » répondant aux embarras de l'ethnologue devant le terrain :

« Les ethnologues étaient ainsi constamment pris entre deux postulations : d'un côté, au nom de l'objectivité et contre le pittoresque, ils revendiquaient le caractère strictement documentaire de leurs travaux et n'oubliaient jamais de renvoyer à l'inventaire monographique et aux collections du musée ; de l'autre, ils ne cessaient de déplorer l'insuffisance de la pièce et son incapacité à restituer « l'atmosphère » de la société étudiée³⁵. »

Le personnage du Toine est donc bien une gageure, mais celle-ci n'est pas, contrairement aux lectures immédiates et à l'embarras de la critique à nommer

³⁴ Estelle Vieux-Fort, op-cit, p68.

³⁵ Vincent Debaene, op-cit, p 221.

précisément ce qu'est *Moi, je suis vigneron*, le défi d'un ethnologue embrassant brutalement une carrière littéraire. La gageure est celle d'un horizon ethnographique apte à restituer par l'artifice de la fiction, puisqu'au défaut de la collecte et de l'objet muséal, le manque du vécu du terrain. On considérera alors qu'à l'art du « magicien des vitrines³⁶ » de Georges-Henri Rivière à Beaune doit nécessairement s'additionner pour faire sens la lecture de *Moi, je suis vigneron*. Ses modes d'écriture témoignent ainsi d'un âge éditorial de l'ethnographie au défaut du musée. Le livre est premier dans l'appréhension du métier de vigneron au premier XXe siècle, puisque *Moi, je suis vigneron* restitue un vécu, une expérience sensible du terrain.

Vincent Chambarlhac, CGC, UMR CNRS 7366

³⁶ Nina Gorgus, *Le magicien des vitrines*, Paris, éditions de la MSH, 2003.